

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous informons nos Abonnées qu'à partir du 4 décembre 1876, nos bureaux et ateliers de patrons seront transférés **rue Richelieu, 68 (entrée : 3, rue du Quatre-Septembre, 3)**. C'est là qu'à partir de cette époque nous les prions de vouloir bien nous adresser toutes leurs communications.

Rien qu'à voir la beauté des tissus de cette saison, il est facile de se convaincre que le costume est en train de décliner. Nous avons dit dernièrement ce qu'étaient les lainages avec leurs brochés laine et soie, etc.; nous n'y reviendrons pas. La soierie offre plus de ressources encore; ce ne sont que lampas, brocarts, brocatelles, satins, velours frappés, — *ciselés*, comme les appellent certains marchands, — ou rayures chenillées du plus bel aspect. Ces magnifiques étoffes sont ou de deux tons, ou de ton sur ton; leurs *consonnances* naturelles (style d'artiste), les étoffes unies, se joignent à elles pour l'assortiment des toilettes. De pareils tissus sont faits pour tomber en plis majestueux et flottants, et la robe princesse, la polonaise, peuvent seules, à cause de leur forme «drapante», entrer dans cette voie: aussi règnent-elles sans partage dans le royaume de la mode.

La robe princesse offre par elle-même peu de ressources; sa forme sévère est assez monotone pour qui aime le *fla-fla*; d'autant plus qu'il est assez difficile de la garnir. Des volants dans le bas lui donneraient l'air négligé d'un simple jupon; un coquillé courant sur le milieu des devants la feraient prendre immédiatement pour une robe de chambre; il a donc fallu trouver d'autres combinaisons. L'une d'elles consiste en ceci (nous supposons qu'il s'agit d'une robe princesse en cachemire vert bouteille, la couleur favorite du moment): le milieu de la traîne est plissé, puis soulevé assez haut, de façon à former un léger pouff; on maintient celui-ci sur une *fausse jupe* en soie assortie, dont la traîne est couverte de plissés.

Cette fausse jupe est d'un précieux concours dans la variété recherchée pour la forme princesse; lorsqu'elle est placée avec

goût, l'effet en est fort agréable. Mise de côté, par exemple, — et dessous, cela va sans dire, — on ouvre la robe sur elle en draperies rejetées gracieusement derrière. La fausse jupe, formée d'un pli bulgare et faite de satin noir pour une robe princesse en velours assorti, donne un ensemble de toilette tout à fait riche et on ne peut mieux réussi.

La traîne est encore une des parties de la toilette qu'on ajoute le plus facilement; souvent on la met d'une couleur tranchante,

à la condition toutefois d'en voiler l'éclat. A cet effet, nous recommandons à nos lectrices le modèle suivant: — Jupon de faille noire, à traîne rajoutée en faille bouton d'or; celle-ci recouverte de plissés noirs, qui laissent à peine, et comme par surprise, entrevoir le jaune éclatant. Tunique princesse en lampas noir, faisant tablier, entourée d'un volant presque plat en faille bouton d'or; ce dernier est entièrement voilé de dentelle de chenille noire. La poche, très-gracieuse, est ornée de cette double garniture toute coquillée. La tunique se fixe au milieu derrière, et son double volant encadre la traîne. Un habit Louis XVI, en lampas noir, est le complément de cette toilette; il n'a d'autre ornement que des boutons noirs placés en long sur les pans carrés. Le bas de la manche est garni comme la poche.

Cette dentelle chenillée est une des plus jolies nouveautés de la saison; on l'utilise de mille façons différentes et toujours avec succès. Elle se complète d'entre-deux et de tulle de fond pour écharpes ou man-

tilles. La chenille est si fort à la mode, aujourd'hui, que les passementiers parisiens en ont mis partout. Le nombre de galons tout chenille, ou seulement mohair et chenille, ne peut se comparer qu'à la quantité de franges en chenille ou chenille et soie qu'on trouve dans les magasins spéciaux. En réunissant ces deux dernières garnitures, on obtient des effets superbes sur une robe de soie.

Nous préférons ce genre chenillé aux galons brodés, encore qu'il y en ait de superbes. Le malheur veut, en effet, qu'on soit



P. N° 335. — FIGURÉ DE THÉÂTRE.

parvenu à imiter la broderie à la main et, par conséquent, à faire des galons au métier qui ont le tort de rappeler les bordures d'ameublement. On a l'air d'avoir profité d'un reste de la garniture de son salon! Voilà pourquoi ce genre est un peu tombé dans le domaine public et finira certainement par être tout à fait discrédité.

Les galons perlés résisteront davantage à la banalité, leur prix élevé ne pouvant guère se modifier. Il y en a de blancs, d'autres de couleur et de tout noirs. Parmi ces derniers, il existe une perle noire taillée, si brillante qu'on l'a nommée « clair de lune; » le jais n'est rien auprès d'elle. Le galon brodé de cette perle est d'une souplesse extrême : on l'emploie pour les confections aussi bien que pour les robes; son succès est déjà un fait accompli, mais il ne s'arrêtera pas en si beau chemin.

Dans une visite que nous faisons dernièrement à une couturière jouissant d'une grande réputation, nous nous trouvâmes en plein emballage, ce qui nous enchantait, nous donnant l'espoir de voir de nouvelles et jolies créations. On commença par apporter une robe de chambre ravissante en cachemire blanc, à pli Watteau et longue traîne derrière, avec des coquillés de dentelle torchon sur le devant et autour du cou. Même garniture à la poche et aux manches, et rubans blancs partout, y compris le haut du pli derrière. Nous étions ravie, quand nous voyons arriver une jeune fille portant sur les bras une autre robe de chambre; mais quel n'est pas notre étonnement lorsque, la regardant de plus près, nous nous apercevons que c'est exactement le même modèle que la précédente! On en apporte une troisième, puis une quatrième, une cinquième, une sixième... total : six robes de chambre blanches, identiquement pareilles, pour la même famille! Il n'y a vraiment qu'en Amérique qu'on se passe de ces fantaisies-là!

Les fourrures sorties, on ne s'aperçoit guère qu'il y ait du nouveau parmi elles. Le castor argenté est la peau la plus estimée, puis viennent le renard argenté et le renard doré; le skungs est presque devenu banal, et la marmotte n'est agréable qu'employée comme garniture de costume, pourvu que les teintes de celui-ci ne soient pas trop foncées.

La vogue toujours croissante des tentures et tapisseries d'Orient a remis en jeu la grosse question du châle, et les femmes les plus élégantes ont déclaré vouloir en faire renaître les anciens beaux jours. Les confectionneurs parisiens auront beau dire et beau faire, — car ce sont eux qui ont relégué aux calendes grecques ce vêtement si commode, — le châle sera porté cet hiver et très-bien porté.

Les grandes dames, du reste, ne l'ont jamais complètement abandonné. Pendant les promenades du soir au Bois, l'après-midi aux courses d'automne et de printemps, sitôt qu'une bise un peu froide venait frapper les épaules, comme on le trouvait bon, ce châle de l'Inde! Les pauvres, eux aussi, peuvent attester qu'on le portait, car plus d'une fois leur triste foyer s'est trouvé comme illuminé par les reflets chatoyants du châle de l'Inde qui enveloppait la dame de charité.

Le moment de reprendre faveur nous semble, du reste, arrivé pour le châle : la robe princesse, la robe fourreau et même la polonaise, avec leurs plis ondoyants, demandent un vêtement facile à draper, — le châle, pour tout dire.

Un cachemire de l'Inde, un beau cachemire français sont empreints d'un caractère d'élégance sévère qu'on ne peut discuter. Ils constituent à la fois un vêtement confortable et de bon ton, pour peu qu'on le sache porter; rien, selon nous, n'est plus imposant qu'un châle, lorsqu'il est mis suivant les règles du goût, la pointe en bas. Et ce n'est pas seulement notre avis, mais l'avis aussi de toutes les femmes qui possèdent l'art de la toilette.

Mary d'AUBERVILLE.

Description de la gravure dans le texte.

P. N° 335.

FICHU DE THÉÂTRE. — Ce gracieux modèle est en crêpe lisse blanc; sa forme, emboitant bien les épaules, est arrondie derrière et présente de longues pointes devant. L'intérieur du fichu est orné de plissés de crêpe lisse, soulignés par un velours noir brodé d'acier, qui suit les deux pointes jusqu'à leur extrémité. Une blonde anglaise blanche entoure tous les bords extérieurs. Une des pointes du fichu tombe naturellement et se fixe sur le côté de la robe sous un nœud de velours et une rose; l'autre pointe est drapée au milieu du corsage, où elle reste maintenue par une rose, et son extrémité se perd sur l'épaule sous une fleur semblable; de ce point part une épaulette de dentelle. — Mêmes fleurs dans les cheveux. — Robe princesse en faille grise; les manches sont entourées de deux bracelets formés d'un ruban de faille passé dans une boucle d'or et d'un volant de dentelle assortie à celle du fichu.

G. N° 683.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume en armure de laine gris foncé, faille et velours assortis. — Jupou en laine découpé en dents pointues; ces dents sont entourées d'un liséré et reposent sur trois volants de faille plissée. — Long tablier-écharpe, composé de largeurs droites ou faites dans la longueur de l'étoffe (moyen employé très-fréquemment). Comme ornement, de larges biais de velours dont le haut repose sur la basque du corsage. Ce tablier est drapé dans le haut seulement et les plis sont tous maintenus au milieu par un bouton. Poche sur le côté, couverte de plissés et terminée par un nœud de velours. — Tunique faite d'un seul lé encadré de velours et retombant derrière en deux coques plates, avec traîne. — Cuirasse longue, s'enfonçant du bas sous le tablier. Les manches, en velours, sont terminées par des plissés. — Lingerie plate en toile. — Chapeau à passe de feutre noir et fond de faille gris foncé. Feuillage de velours assorti dessous et dessus. Barbe à la juive, en tulle noir, nouée de côté.

2. Costume en cachemire des Indes havane et faille d'un brun foncé. — Jupou à traîne, entouré d'un volant plissé et d'un bouillon. Robe princesse faisant polonaise, ornée devant, depuis le bas de la taille, d'un long revers de laine et faille commençant en pointe sous un nœud de ruban. Ce revers est drapé en trois plis et ainsi maintenu dans toute sa longueur pour encadrer les côtés du tablier; son extrême pointe inférieure est boutonée à la tunique. Une ceinture de ruban, encadrée de volants dentelés et festonnés, part de la couture des dessous de bras pour venir former un nœud au bas du dos et retomber en longs pans. Haute frange de laine ondulée au bas de la robe. Parement garni de plissés et d'un chou de ruban au bas des manches. — Lingerie plate en toile et broderie anglaise. — Chapeau à fond mou et bavolet en velours épinglé marron; passe plate en velours ordinaire. Tour de tête en crêpe lisse et brides de ruban havane. Guirlande de feuillage en velours et roses blanches sur le côté derrière.

G. N° 701.

TOILETTE DE DEMI-DEUIL. — 1 et 2. Costume « Éminence » vu de dos et de trois quarts. — Jupou à courte traîne, en faille violet prune, entouré de deux volants plissés dont le dernier est monté à tête. — Polonaise en armure de laine et soie de couleur assortie au jupon; le devant est de forme princesse, ainsi que les petits côtés, tandis que le dos a la forme d'une longue cuirasse. Au bas de celle-ci viennent se boutonner les pattes des deux poches carrées placées de côté, lesquelles sont lisérées de lilas clair et ornées de fausses boutonnières de même nuance. La largeur de derrière de la polonaise est froncée et montée sous la basque du dos; son extrême pointe est soulevée par une cordelière qui se suspend de côté à un large bouton lilas; deux boutons assortis, mais plus petits, soulignent les poches. Sur le côté opposé, la polonaise est également relevée par une cordelière qui va se perdre sous la basque. Le bas du vêtement est orné d'un galon broché fond blanc prune avec des franges assorties à cette dernière nuance. Le parement des manches est formé d'un galon pareil au précédent, et tous les boutons sont lilas et blanc. — Lingerie brodée et ruchée. — Chapeau à passe de feutre blanc et fond mou en faille lilas; nœud alsacien en ruban lilas dans le haut et longues boucles derrière, pouvant faire mentonnières

à volonté. Une guirlande de feuillage en velours de toutes nuances orne le chapeau dessus et dessous.

Description de la gravure coloriée n° 1372.

TOILETTE DE VILLE ET TOILETTE DE DINER. — 1. Costume en vigogne beige. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé que surmonte un bouillon. Le milieu du jupon, par derrière est pour ainsi dire plissé; les plis sont resserrés dans le bas par un biais de faille marron. — Polonaise de forme princesse, plus ample derrière que d'habitude; un biais de faille marron borde le bas du vêtement, dessinant deux lignes droites au milieu devant et tournant sur le dos de manière à former une petite pointe de châle. Poche sur le côté, entourée de biais, se terminant par une longue draperie garnie de faille, dont la pointe se fixe dans la couture de côté; un nœud de faille sépare la poche de la draperie. Une écharpe en vigogne, bordée de faille légèrement tordue, part de la poche pour former une sorte de pouff derrière et retomber en un pan sur le côté opposé. Au bas de la manche, il y a un parement encadré de plissés marron. — Lingerie en batiste blanche plissée au cou. — Chapeau de feutre noir, genre *Cloche*. Un velours marron et un ruban de surah rouge s'entortillent autour de la calotte; tour de tête en tulle blanc plissé sous la passe.

2. Costume en taffetas rouge et guipure blanche. — Jupon à traîne, entouré d'un volant de 40 centimètres orné d'entre-deux et dentelle en guipure de Mirecourt. Polonaise ample du bas, entourée d'un plissé de même étoffe; tout le vêtement est recouvert de guipure blanche, à l'exception du milieu du dos qui se détache nettement; une dentelle assortie suit tous les bords de cette guipure formant un jockey dans le haut de la manche. Les côtés de la polonaise sont drapés, puis relevés et croisés derrière, où ils demeurent fixés. Poche de taffetas et guipure, garnie de nœuds. Un parement de guipure, liséré de rouge et garni de petits boutons, est placé dans le bas des manches, qui se terminent par un plissé. — Lingerie en crêpe lisse blanc.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale des éditions nos 2 et 3.

DOLMAN-VISITE. — Ce patron est celui du vêtement représenté sur la gravure DG. n° 694 (figures 4 et 6), insérée et décrite dans notre précédent numéro. Notre patron se compose de six pièces:

1. Devant.
2. Petit côté, complétant le dessous de bras;
3. Dos se réunissant par une couture au petit côté;
4. Manche se posant comme la manche du dolman et s'avancant sur le bras ainsi que la manche de visite;
5. Dessous de la manche, se prenant dans la couture de la saignée pour finir à la couture du petit côté du vêtement;
6. Col carré.

(Les personnes qui voudraient changer la manche pour une autre plus ornée devront faire le dos plus large et l'entournure plus étroite.)

ÉCHOS DE LA MODE

Grâce aux anniversaires de famille, aux contrats de mariage, aux baptêmes, le Paris mondain voit en ce moment quelques soirées. La comtesse de Maulmont en a donné une très-brillante, avec intermède dramatique et musical.

Les robes de velours — signe d'hiver — ont fait leur apparition à cette soirée.

Le velours en tunique, avec des jupes bouillonnées de tulle ou de gaze, donne des toilettes de soirée d'une rare élégance. Les velours frappés de nuance claire sont surtout en faveur et produisent des combinaisons d'un effet ravissant.

Dans les diverses réunions matrimoniales qui ont eu lieu parmi le monde élégant en ces derniers temps, on a pu remarquer des combinaisons de toilettes avec de la soie ombrée se mêlant au cachemire ou au crêpe de Chine uni. Les étoffes ombrées viennent prendre rang à côté des brochés, des frappés, des matelassés, dans la toilette féminine, et seront évidemment la nouveauté de la saison prochaine.

Les pardessus se font très-longs et se surchargent de broderies et de garnitures à ne plus laisser voir l'étoffe. Au mariage de M^{lle} Weisweiler, la baronne Thérèse de Rothschild portait un pardessus blanc brodé d'or, d'une coupe exquise et d'une rare élégance, qui pourrait faire loi comme petit manteau de visite.

A la campagne règne pour l'instant le tricorne en feutre. Les châtelaines ressemblent ainsi à l'envi aux marquises Louis XV. Entre chaque corne, elles nichent un bouquet de fleurs, un nœud de ruban ou un pompon de plumes.

Cela vaut mieux que la coiffure éclairée au gaz, qui figure à l'Exposition de Philadelphie et n'en est pas une des moindres curiosités.

H. DE M.

CHRONIQUE MONDAINE

Au nombre des plus bizarres anomalies de la langue française, le mot *coqueluche* réclame sa place. Il a deux acceptions très-distinctes et aussi vulgarisées l'une que l'autre. La *coqueluche*, en premier lieu, est une maladie caractérisée par une toux convulsive et passablement redoutable, lorsqu'on songe qu'elle est parfois accompagnée de grands maux de tête et que sa durée peut être de six semaines à trois mois. D'autre part: *Être la coqueluche d'un lieu, d'un pays, d'une personne*, c'est être un objet aimé, considéré, fêté et choyé. On ne saurait rien concevoir de plus antithétique, de plus violemment contrasté que ces deux applications du même mot, véritable énigme dont nous allons donner le mot à l'aide d'une très-jolie coiffure que la mode parisienne produit en ce moment et qui n'est qu'une reminiscence du quinzième siècle.

A cette époque, dit Monstrelet, — ayez quelque peu de patience, — « il régnait, par toutes les parties du royaume de France, une maladie générale qui se tenait en la teste, de laquelle moururent grand nombre de personnes tant vieilles que jeunes, et se nommait icelle la *coqueluche* »; sans doute de ce que, pendant les quintes, la respiration devenait sonore et imitait le chant du coq. Comme elle affectait particulièrement la tête et le cou, et qu'elle avait le caractère d'un rhume, on imagina de faire porter à ceux qui en étaient atteints un capuchon de laine qui enveloppait la partie haute du corps.

Le capuchon, avec le temps, prit le nom de la maladie et s'appela *coqueluche*.

Plus tard, la mode de ce vêtement de tête se modifia. On en fit d'étoffe de soie, de levantine ouatée, puis de guipures, de dentelles, et la *coqueluche* devint une coiffure si élégante et un si charmant auxiliaire de coquetterie, que les femmes ne pouvaient plus s'en passer. Chacune individualisait ce vêtement selon son air et la teinte de ses cheveux. C'était la partie prestigieuse de leur toilette, et elles portaient si loin cet engouement, que l'usage fut, dès cette époque, d'appeler une *coqueluche* toute chose de prédilection. « *C'est la coqueluche* », devint une locution courante. — *Coqueluche*, dit Lesage dans *Gil Blas*, signifiant un capuchon, est une expression équivalente à *être coiffé de quelque chose*.

Telle est l'origine et la filière grammaticale du mot. Voici, maintenant, la coiffure à laquelle la mode du moment revient, en s'inspirant de celle qui existait au dix-septième siècle et dont raffolait M^{me} de Sévigné, qui fut une des premières à s'en agrémenter.

Elle consiste en trois pointes, dont deux forment oreillons garnis de dentelles et se nouant sous le menton afin de garantir le cou et le haut de la poitrine; la troisième pointe descend jusqu'au milieu des épaules et se termine par un flot de rubans. Cette coqueluche présente une ligne carrément horizontale sur le front, et à l'aide de deux plis qui se relèvent en triangle au-dessus des tempes détache cette partie de celles des oreilles.

Ce genre de coiffure peut très-gracieusement remplacer les bonnets *habillés* et surtout ces emphatiques amoncellements de faux cheveux auxquels on a eu beaucoup trop recours jusqu'ici, faute de mieux.

La soirée donnée par M^{me} Anisson-Duperron, née de Barante, à l'occasion de la signature du contrat de mariage de sa petite-fille avec M. Jacques de la Faulotte, a été fort brillante. Les témoins étaient le duc de Broglie et le baron de Barante. Quelques jolies toilettes à noter :

Une robe Renaissance de brocatelle bleutée, sur dessous de faille bleue, relevée sur les côtés par des torsades d'argent.

Une toilette de faille rose de Chine : la tunique serrée à mi-jupe par un biais à cinq plis étagés, surmontant un effilé à l'andalouse excessivement haut et allant se perdre par derrière dans les flots de la robe légèrement bouillonnés.

Une robe de velours frappé Lavallière, sur dessous bleu. Le corsage et la jupe garnis de vieilles guipures à la mode du temps de Louis XIII.

Enfin, une toilette de satin broché blanc, garnie sur le côté de coquilles de point d'Alençon s'entrelaçant avec des guirlandes de feuilles de lierre en velours. Dans les cheveux, une couronne des mêmes feuilles mêlées à des diamants.

Parmi les individualités féminines qui assistaient à cette soirée, nous citerons la comtesse de Rainneville, la comtesse et M^{me} de Sartiges, la comtesse de Bourgoing, la marquise de Pomereu, M^{me} Sommier, née de Barante, qui possède aujourd'hui le fameux château de Vaulx-Praslin, etc. Le mariage a été célébré à Saint-Philippe-du-Roule, au milieu d'une affluence considérable.

La date de l'union projetée entre M^{me} Campos de Castellflorida et le comte de San-Fernando n'est pas définitivement fixée.

Le trousseau de la future comtesse contient des merveilles. Il y a, entre autres choses, une tunique de dentelle qui est un véritable chef-d'œuvre d'art à l'aiguille.

La reine Isabelle possède seule l'équivalent de cette tunique. Il n'est point de femme en-Europe qui ait une collection de dentelles comparable à celle de la reine. Elle en a pour plusieurs millions et ses dentelles forment comme un véritable musée. Il y en a de tous les pays, de tous les genres et de tous les temps, toutes parfaites comme travail et d'une richesse infinie. Il est telle robe en point d'Alençon dont la valeur dépasse cent mille francs, et des garnitures en vieux point qui sont une fortune.

Cette collection de dentelles est le pendant de la collection de cachemires de la reine Victoria, qui n'est pas estimée moins de cinq millions. Sa Majesté possède des châles de l'Inde auxquels a été consacré le travail de plus de vingt années et qui, à n'importe quel prix, ne sauraient être refaits aujourd'hui, les ouvriers actuels ayant perdu le secret d'un art pareil. Je ne parle pas de certains châles tissés de fils d'or fin et où les broderies sont agrémentées de perles et de diamants. Il est curieux de comparer ces richesses avec la simplicité de la toilette de la reine, qui depuis la mort du prince Albert, en quinze années seulement, a pu économiser sur les dépenses de son entretien près de vingt millions qu'elle consacre à la fondation et à l'entretien d'un hôpital.

Les plus belles émeraudes qu'ait jamais vues une parure fémi-

nine appartiennent à l'impératrice Elisabeth d'Autriche, de même que la plus riche et la plus parfaite collection de rubis qu'on connaisse est la propriété de la grande-duchesse de Saxe-Weimar, petite-fille de Paul I^{er}, empereur de Russie.

Les turquoises et les perles sans rivales sont l'apanage de la famille impériale de Russie, comme les saphirs celui de la maison d'Angleterre.

Quant aux diamants, — à part ceux qui relèvent du trésor de la couronne chez les différentes nations, — les écrivains particuliers peuvent lutter avec ceux des reines, et non sans avantage. Jamais on n'a vu plus de diamants qu'à notre époque. Il y a, dans les réunions mondaines, sur certains fronts et certaines épaules, des exhibitions dépassant plusieurs millions.

Eugène CHAPUS.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

C'est encore la mort qui se charge d'ouvrir mon carton à souvenirs. Hélas ! il s'agit aujourd'hui d'une femme bien plus jeune que moi, que j'ai connue pleine de vie et d'avenir, et qui vient de s'éteindre ces jours derniers, pleurée de tous ceux qui l'ont connue, car elle était adorablement bonne, — et la bonté n'est-elle pas le lien le plus solide pour attacher les cœurs !

La marquise du Hallay, de son nom la princesse Louise de Chimay, avait épousé, sous le règne de Louis-Philippe, un homme fort à la mode alors, faisant partie de cette bande dite « de la loge infernale » qui comptait dans ses rangs la princesse Belgiojoso, lord Seymour, d'autres encore, — bande qui fonda le Jockey-Club et qui défraya longtemps Paris par une foule d'excentricités de tout genre.

Le marquis du Hallay était un des plus ardents de la troupe ; duelliste enragé, il était président du *tribunal d'honneur* qu'on avait formé alors. A cette époque, le duel était dans nos mœurs. On prenait toujours le marquis pour témoin dans ces sortes de rencontres : aussi l'appelaient-on le premier des *seconds* ; mais il y a une triste justice à lui rendre : c'est qu'il arrangeait les affaires le moins souvent qu'il le pouvait, le rôle de croquemitaine étant celui qu'il avait choisi dans la comédie de ce monde. C'était pourtant un très-brave homme, au demeurant ; mais on comprend qu'entre ce caractère de tranche-montagne et la douceur peut-être un peu nonchalante de la princesse Louise, une union parfaite n'était point possible : aussi, après beaucoup d'orages, le ménage fut-il brisé par un coup de foudre.

A travers tous ses défauts, le marquis était un homme de beaucoup d'ordre et savait compter, malgré son immense fortune ; tandis que la marquise, au milieu de toutes ses qualités, avait éloigné celle du calcul comme tout à fait indigne d'elle. Aussi, un beau jour, fut-elle surprise par son époux au milieu d'un million... de dettes, — C'est l'avocat du mari qui déclara la chose en face du tribunal. — Cela sembla à tous un peu bien exagéré ; mais comme, même en suivant la règle qui veut qu'on ne croie jamais que la moitié de ce qui vous est dit, cette moitié formait encore une somme assez rondelette, la séparation fut prononcée, et chacun vécut dès lors de son côté. Avant cet événement, le salon du marquis était fort à la mode, et il joua, paraît-il, un certain rôle lors de la petite Fronde des salons au commencement du second empire. Voici ce qui fut alors raconté à ce sujet :

Un certain soir, — on était au milieu de cette petite guerre de langue, — on se trouvait en assez nombreuse compagnie et l'on glosait avec une très-grande désinvolture sur les événements du jour, ne se croyant entouré que d'oreilles honnêtes, tant on est porté naturellement à juger les gens d'après soi-même !

— C'est un singulier homme que ce Napoléon ! disait en riant une des causeuses. Il me fait l'effet d'Aladin. La France est sa

lampe merveilleuse; il la frotte, la frotte, la frotte, et il en sort tout ce qu'il veut.

— Ce n'est point à Aladin qu'il ressemble, ma très-chère, interrompit vivement une autre; pour rester dans votre citation, je le comparerais bien plutôt à Alibaba, chef des quarante voleurs...

— Oh! ils sont bien plus de quarante avec lui!... exclama une voix mordante.

Et tout le monde de rire; mais, le lendemain, on prévint la marquise de fermer son salon, si elle ne voulait pas goûter les douceurs de l'exil. Et le salon fut fermé.

M^{me} du Hallay était fille de la célèbre Terezia Cabarrus qui, encore jeune fille, fit le charme du grand monde parisien, pendant les derniers jours de la royauté; puis, devenue marquise de Fontenay, elle sut réunir autour d'elle ce que la société française avait de plus élégant; plus tard, maîtresse d'un régicide, on la vit parler dans les clubs, apparaître à Bordeaux comme une sorte de déesse de la liberté, et, après la chute de Robespierre, donner le signal de la renaissance des plaisirs et du luxe. Sous le Directoire, elle fut l'idole des Merveilleux et des Incroyables. Enfin, après l'éclat aventureux de sa jeunesse, une transformation complète s'accomplit en elle et fit voir, sous les traits de la princesse de Chimay, une femme sérieuse, austère, pleurant ses vieux péchés et rougissant bien sincèrement de son éclat passé; d'autant plus qu'elle voyait trop bien qu'on ne l'oubliait ni autour d'elle ni au-dessus d'elle: car le roi Guillaume refusa obstinément de la recevoir à sa cour, et la position du prince de Chimay, qui était chambellan et membre de la première chambre des Etats généraux, rendait cette exclusion plus blessante encore! C'était chose dont elle ne savait pas prendre philosophiquement son parti. Pourtant, comme consolation, le prince avait fait de sa maison le rendez-vous non-seulement de tous les hommes distingués de son pays, mais de tous ceux qui y venaient de l'étranger.

Certains romanciers de nos jours ont voulu faire de M^{me} Tallien un type à part: une merveille, presque même une madone; l'un d'eux ne l'a-t-il pas appelée fort dévotement *Notre-Dame de Thermidor*? Mais tout cela est de la fantaisie et les personnes sérieuses qui l'ont connue, — ce n'est pas moi, cette fois, je ne date pas de si loin, — disent que, quoique peu de femmes aient été aussi célèbres, il n'est permis de lui accorder dans l'histoire qu'une place secondaire et tout à fait épisodique, attendu qu'elle n'a eu ni assez d'esprit de suite, ni assez de gravité dans le caractère pour exercer une véritable influence. Seulement on peut observer en elle un des types les plus intéressants d'une époque tourmentée, d'un temps où l'anarchie de la société produisait l'anarchie de la famille et des mœurs; et puis, comme excuse à ses erreurs, ne faut-il point aussi mettre dans la balance ce charme irrésistible qu'elle possédait et cette beauté victorieuse qui subjuguait les plus rebelles et faisait tomber à ses pieds jusqu'aux proscriptionnaires!

J'ai beaucoup entendu parler d'elle dans ma première jeunesse par Arnault, l'ancien secrétaire de l'Académie française, qui était un ami de mon père et avait été fort intime dans la maison Tallien. Les souvenirs les plus anciens, on le voit, sont ceux qui nous restent les plus fidèles et nous quittent les derniers. C'est comme les vieux amis. On se rappelle mieux son enfance que sa jeunesse, sa jeunesse que sa maturité; puis plus tard, hélas! on oublie à mesure qu'on voit et qu'on entend, car si toutes nos facultés nous abandonnent une à une, c'est presque toujours la mémoire qui conduit le défilé. Aussi est-ce presque toujours une fête de retrouver ses souvenirs présents, et on les appelle de loin pour les voir accourir en foule. Voilà pourquoi, au sujet de la mort de la marquise du Hallay, j'ai voulu vous parler de sa mère que j'ai entendu juger jadis par un homme si compétent sur l'esprit, le talent et le mérite, afin de vous la faire connaître telle qu'elle était et non comme on l'a peinte, — en un mot, afin de vous la montrer non comme une sainte devant laquelle il faut s'age-

nouiller, mais sous son jour véritable, c'est-à-dire comme un être charmant, gracieux, aimable et bon, qui fut non une divinité, mais une trop véritable femme!...

Comtesse de BASSANVILLE.

THÉÂTRES

BOUFFES-PARISIENS. — M. Jules Noriac vient de rhabiller en opérette le joli vaudeville intitulé: *La Boîte au lait*, qu'il faisait jouer, il y a quatorze ans, avec la collaboration de M. Grangé, au théâtre des Variétés. La pièce est restée jeune et gaie comme devant; elle a gardé sa beauté du diable, rafraîchi ses mots et rajeuni son esprit; enfin, deux nouvelles vignettes ont pris place dans son petit cadre élargi.

M. Offenbach n'a pas dû faire de grands efforts d'imagination pour composer les airs de la *Boîte au lait*. Les réminiscences y foisonnent; cependant l'ensemble en est agréable, et quelques mélodies d'un tour neuf se font jour à travers les ariettes connues et les formules rebattues.

M^{lles} Blanche Mirois, Paola Marié et Luigini enlèvent prestement la pièce, avec l'aide de ce poupard adulte qui a nom Daubray.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Signalons la reprise des *Bohémien de Paris*, un mélodrame de bon vieux temps, qui se tient encore à moitié debout malgré son grand âge.

La pièce est remontée avec soin. Le tableau des *Messageries royales* est une curieuse restitution d'un coin célèbre du vieux Paris. Il faut signaler encore celui qui représente le pont de la Tournelle, avec la tribu déguenillée qui campe sous son arche, et, dans le fond, la silhouette des quais éclairée de rares réverbères.

MM. Dumaine et Paul Deshayes tiennent très-bien les principaux rôles. Quant à Gobin, il est la drôlerie de la pièce, comme M^{lle} Céline Montaland en est la grâce et la gaieté.

CHATEAU-D'EAU. — M. Xavier de Montépin a obtenu, avec son drame le *Béarnais*, un succès bien plutôt fondé sur une belle mise en scène que sur la vérité historique. Quelques situations dramatiques, avec accompagnements de duels, de chevaux, de batailles, constituent comme toujours ce genre d'œuvre théâtrale.

La pièce, du reste, est très-consciencieusement jouée par M^{lle} Vannoy et MM. Gravier et Pougaud.

FRASCATI. — Les concerts commencent à rivaliser d'attraction avec les théâtres. Tous les vendredis maintenant, c'est grande fête musicale à Frascati. Arban a fait sa réapparition comme virtuose, et le public a salué en lui tout à la fois le corniste incomparable et le puissant chef d'orchestre. Sous son bâton magistral, l'excellente phalange d'artistes qui l'entoure enlève d'une façon vraiment digne d'éloges les œuvres symphoniques des maîtres aimés.

SALONS SCHMIDT. — Une très-intéressante matinée musicale a eu lieu, le 6 de ce mois, rue du Quatre-Septembre, 22, à l'occasion de l'ouverture des cours de M. et M^{me} Alard-Guérette.

Parmi les morceaux qui ont obtenu le plus de succès, nous citerons un fragment du trio en ré mineur, pour piano, violon et violoncelle, de Félicien David, remarquablement exécuté par MM. Paul Rougnon, Deledicque et Alard-Guérette; l'*arioso de Dimitri*, chanté avec une ampleur de voix et une méthode irréprochable par M^{me} Alard-Guérette; la *Valse des neiges*, de M. Serpette, qui accompagnait lui-même au piano M^{lle} Sorelli, une cantatrice de bonne école; enfin, les *Chants du cœur*, de Magnier, adorablement soupirés par M. Léonce Waldeck.

Espérons que M. et M^{me} Alard-Guérette nous donneront souvent de semblables occasions d'apprécier leur talent de virtuoses et d'organisateurs.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 701. — DESCRIPTION, PAGE 554.



TOILETTE DE DEMI-DEUIL

Nouveau modèle de la Scabieuse (rue de la Paix, 10).



1372

Tales Davis

F. Bonnard
Ad. Goubaud & Fils Ed^r Paris

Levy imp. r. des Marais. 66.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Lingerie et Broderies de la M^{me} Gessat & Aubry, rue S^t Honoré, 332.

Cointure Régente de M^{mes} De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12 - Foulards de la Colonie des Indes

r. Rivoli, 114 - Lait Antiphlogistique de Candès & C^{ie} Boul. S^t Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.



PLANCHE G. N° 683. — DESCRIPTION, PAGE 554.



PONTENIER

TOILETTES DE VILLE

Modeles de M^{me} Hermantine Du Riez rue Halévy, 8).

LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE. — SUITE.)

C'était une grande fille osseuse et maigre, à la taille carrée, aux longs pieds plats, aux longues mains disgracieuses, une de ces créatures revêches qui ont toujours des engelures en hiver, des cors en été, en toute saison des durillons au cœur et du venin partout. Rien de franc, rien de généreux, rien de jeune.

En revanche, de l'arrogance, de mauvais instincts, un impitoyable égoïsme. Sa vue m'impressionna comme celle d'une araignée, comme celle d'une couleuvre. Elle n'était pas, cependant, d'une laideur absolue ; peut-être même que je la voyais à travers les cruelles paroles qui m'avaient été redites, à travers les larmes de la mère François ? Mais non. Il fallait bien qu'elle inspirât une répulsion générale, puisque, malgré tous les artifices de la toilette, malgré sa coquetterie et ses millions de dot, elle cherchait encore un époux... à vingt-cinq ans !

Il est vrai qu'elle ne voulait pour le moins qu'un comte ou qu'un marquis. Pauvre marquis ! pauvre comte !

Au bout de quelques secondes d'arrêt, la baronne m'aperçut tout à coup, soupçonna mon examen, et prompt à s'y soustraire : — Hé !... cria-t-elle à son domestique, pressez donc le pas... Comtois !

On l'avait rebaptisé Comtois !... Pourquoi pas tout de suite Mascaille ou Labranche ?

Aussitôt qu'il se fut hâté d'obéir, ses deux maîtresses remirent en mouvement les innombrables flots de soie dont elles avaient escorté leurs mantilles de dentelle et leurs coiffures cavalières. Puis, se dissimulant derrière leurs ombrelles, elles s'éloignèrent rapidement.

Un instant je fus tenté de les suivre. Mais l'intérêt que je portais à la mère François m'attirant tout d'abord sur les pas de son fils, je me retournai vers le village.

Déjà M. le baron des Genêts disparaissait au tournant du chemin creux. Il ne pouvait plus me voir, je m'élançai sur sa piste.

XI

En arrivant aux premières chaumines je retrouvai mon baron, ou du moins je l'aperçus de nouveau. Arrêté à l'angle de l'autre rue, il questionnait un paysan, sans doute sur la demeure de la mère François.

A peine eut-il pris le chemin indiqué, que je courus à mon tour jusqu'à la *carre*, comme on dit sur la côte normande, et que là, m'avançant avec précaution, je regardai.

Il allait atteindre la maisonnette ; mais sa marche, bien que rapide, devenait hésitante. Arrivé devant la porte, il fit une seconde pause... Puis, avec le geste d'un homme qui se fait violence, il entra.

Stimulé par une force inconnue, je bondis aussitôt jusqu'à la fenêtre.

Seul dans la salle basse, le baron paraissait attendre que quelqu'un se présentât à ses regards. Il alla jusqu'au jardin, il revint sur ses pas, il appela à demi-voix.

Une voix répondit d'en haut... la voix de sa mère... car il tressaillit tout à coup, releva la tête vers le plafond formé d'une seule rangée de planches, et, triomphant d'une appréhension suprême, il se dirigea vers l'escalier.

On le sait, ma maison était contiguë à celle de la mère François. Je n'eus donc que quelques pas à faire pour rentrer chez moi, pour monter également à la chambre d'en haut, pour appliquer à la cloison mitoyenne une oreille anxieuse.

Un cri m'arriva presque aussitôt... un cri déchirant... un cri de la mère François.

Puis... plus rien !

La muraille, bien qu'elle ne fût qu'un simple refend de briques, me permettait d'entendre les exclamations, non point les paroles.

J'en étais bien certain, cependant, la mère et le fils se trouvaient en présence. Quel nouveau sacrifice venait-il lui proposer ! Que se passait-il entre eux de l'autre côté de ce mur maudit ?

Le temps qui s'écoula ainsi, je ne saurais le dire. Une heure, deux heures peut-être. J'allais, je venais, j'écoutais de nouveau. Dans le murmure confus qui maintenant parvenait jusqu'à moi, — car les deux voix s'étaient graduellement élevées, — je ne distinguais rien... rien que parfois un cri d'emportement du fils ou bien un sanglot de la mère.

Je n'y pus tenir enfin, je sortis... et, guidé par le souvenir de certain geste adressé par les deux femmes à leur complice, lors du débarquement, je me mis à la recherche du rendez-vous où ils devaient se retrouver tous les trois.

— Peut-être serai-je plus heureux de ce côté-là ? pensais-je en chemin. Peut-être surprendrai-je quelque chose qui m'aidera à sauvegarder ma vieille voisine, à la défendre...

Il était environ midi. Le gai ciel du matin se voilait de nuées menaçantes. Une étrange lourdeur planait dans l'atmosphère. Le vent commençait à s'élever âpre et furtif. Les feuillages étaient frémissants, les oiseaux se taisaient, comme à l'approche d'un orage.

Quant à la mer, que j'entrevois çà et là à travers les échancrures des haies, elle remontait déjà, mais calme encore dans ses premiers flots, à peine moutonneuse, vers l'horizon.

En moins d'une demi-heure, j'arrivai à la chapelle de Criqueboeuf.

Au centre d'un admirable hémicycle de collines richement boisées, figurez-vous une pittoresque ruine tout emmantelée de lierre jusqu'au faite de son clocheton gothique. Derrière cette ruine, un étang qui la reflète, et par-delà cet étang, la plus verte et la plus gracieuse des cours normandes.

De l'autre côté, en avant de la chapelle qui domine le contour de la route, c'est un carrefour gazonneux où viennent aboutir deux jolis sentiers que bornent de grandes haies vives, un frais vallon qu'égaie un moulin, de hauts peupliers dont les cimes laissent, en s'écartant, entrevoir l'embouchure de la Seine.

Je retrouvai la baronne des Genêts et sa fille campées au bas du carrefour, tandis que plus haut, vers le bord de l'étang, M. Comtois, présentement débarrassé de son fardeau, posait dans le paysage en effeuillant des marguerites qu'il jetait aux poissons : une idylle.

Assise sur un pliant, à l'ombre du classique parasol fiché en terre, M^{lle} Athénaïs peignait ou feignait de peindre. Pour s'abriter du vent, elle s'était établie tout contre une haie.

Cette haie se trouvait être celle d'une cour appartenant à la Guillemaine, et dont je connaissais toutes les issues. Je franchis une barrière, ou plutôt une barre, comme disent les Normands ; je me rapprochai de la chapelle sans même avoir de grandes précautions, car l'herbe assourdisait jusqu'au bruit de mes pas ; je me laissai doucement glisser dans le fossé, je m'accoudai contre le haut bord, juste en face du parasol, à dix-huit pouces tout au plus du ruban de ceinture de M^{lle} Athénaïs.

Grâce à l'épaisseur du feuillage, personne ne pouvait me soupçonner là. J'allais tout voir, et peut-être tout entendre...

XII

— Eh bien ! demanda la fille à sa mère qui revenait de l'angle de la route, eh bien !... vous ne l'apercevez pas ?

— Non, ma chère enfant, pas encore...

— Comme il tarde ! Je suis sur des épines. Si quelque promoteur de Trouville nous surprenait ici ?

— Oh! ce croquis justifierait notre présence.

— Oui... mais pour éviter même un soupçon, nous avons dit à tout le monde que nous n'allions qu'au Ratier...

On appelle ainsi ce long banc rocailleux qui divise la baie de Seine en deux parties à peu près égales, et qui, prétend-on, fut autrefois une île. Aujourd'hui, chaque marée le submerge de toute sa hauteur, et, dans l'intervalle, il n'est guère visité que par les canotiers trouvillais ou par les pêcheurs de moules.

Avec un dépit de plus en plus impatient, la baronne des Genêts répliqua :

— Au Ratier... je le sais... et nous ne manquerons pas d'y aborder au retour, quelque temps qu'il fasse, afin d'être vus revenant de là!...

— Assurément... Mais nous aurions bien pu nous dispenser de servir d'escorte à monsieur mon père.

— Y songes-tu? Seul, il n'eût jamais osé venir, et s'il ne nous sentait pas là!...

— C'est juste. N'importe, je lui en veux.

— De quoi?

— De sa mère!... Et à vous aussi!...

— A moi?...

— A tout le monde!... Je suis dans une irritation... Oh! c'est certain... j'ai ce soir ma crise!

— Et moi donc... ma migraine!...

— Si vous alliez regarder encore du côté du village...

— J'en arrive.

La guerre devenait imminente entre la mère et la fille, lorsque celle-ci, faisant volte-face d'un air boudeur, s'écria tout à coup :

— Le voici!

Effectivement, c'était le baron. Au lieu d'avoir pris la grande route, il arrivait par le sentier de la dune. Sa fille bondit à sa rencontre.

— Athénaïs! fit la mère, modérez-vous... Comtois nous regarde!

M^{lle} des Genêts se rendit d'assez mauvaise grâce à cette remontrance.

— Comtois, ordonna-t-elle, nous n'avons plus besoin de vous ici. Allez prévenir les matelots que nous nous embarquerons dans un instant.

Et comme le domestique s'appretait à plier le bagage artistique :

— Qui vous a commandé de reprendre cela? reprit-elle d'un ton sec. Je n'ai pas encore terminé cette étude, mon père s'en chargera... laissez-nous!...

En laquais bien appris, Comtois ne sourcilla pas, et, saluant avec une cérémonieuse gravité ses deux maîtresses, il s'empressa d'obéir.

— Vous avez eu raison, ma fille, approuva la baronne. Tout ceci nous servirait au besoin de contenance. Faisons mieux encore, asseyons-nous.

— Oh! mes nerfs! mes nerfs! grinça la trop impatiente Athénaïs, qui, néanmoins, imita sa mère.

Quelle aubaine pour moi, que cette mise en scène-là!... J'allais me trouver aux premières loges!

En ce moment même, M. le baron des Genêts faisait son entrée. Elle n'avait rien de triomphant, au contraire. Sa démarche incertaine, sa physionomie toute confuse attestaient un homme mécontent de lui-même et qui appréhende de se voir mal accueilli.

— Eh bien? demandèrent simultanément les deux femmes, dès qu'il se fût rapproché d'elles.

Et comme le pauvre baron n'osait répondre encore :

— Eh bien donc! reprit la bouillante Athénaïs... eh bien... consent-elle à quitter ce pays?

— Oui... et non.

— Expliquez-vous.

— Immédiatement, non... un peu plus tard, oui.

— Mais c'est immédiatement qu'il faut qu'elle s'éloigne! se récria la baronne.

— Mais, ajouta de son côté Athénaïs, vous ne lui avez donc pas fait comprendre que nous venions d'acheter un château tout près d'ici, que nous voulions nous y installer tout de suite, et qu'un tel voisinage serait scandaleux?

— Je lui ai dit tout ce dont nous étions convenus ensemble; je l'ai suppliée, je me suis même emporté, et j'en ai presque regret maintenant, car, après tout, c'est ma mère...

A ce mot, qui lui méritera peut-être au tribunal de Dieu les circonstances atténuantes, sa femme et sa fille n'osèrent riposter que par un mouvement d'épaules des plus significatifs.

La mère François était condamnée par leur implacable orgueil. Elle les gênait, elle faisait obstacle à leur ambition, il fallait qu'elle disparût. Pauvre vieille! ce n'était donc pas assez qu'on l'eût bannie de la maison de son fils, de la maison; on allait encore te chasser de l'humble retraite où tu ne pouvais même plus espérer de mourir en paix!

En échange de ce dernier sacrifice, que lui offrait-on? C'est ce qui me restait à apprendre. Comme pour achever de me satisfaire, Athénaïs reprit, après un silence :

— Vous ne lui aurez pas assez vanté les avantages de l'établissement que nous avons en vue pour elle!

— Je vous demande pardon, ma fille... mais dès les premiers mots, elle m'a arrêté, disant avec amertume : « Ah! ah! on veut donc me reléguer à Sainte-Périne! »

— A Sainte-Périne! se récria la baronne. Quelle exagération! Mais il y a même des dames titrées dans cette maison qu'on lui propose... une maison religieuse, confortable, charmante, et d'une tranquillité!... un pays délicieux... tout au fond de la Bretagne... dans le Finistère!

— Elle a trouvé que c'était un peu loin, hasarda le baron.

— Puisque je m'engage à aller lui rendre visite une fois au moins par an... s'empressa de rappeler M^{lle} des Genêts.

— Oh! fit son père, qui luttait encore contre les souvenirs de l'entretien qu'il venait d'affronter, oh! c'est bien cette promesse qui peut-être la décidera. Si tu savais comme elle aime sa petite-fille et comme elle désirerait l'embrasser!

— Je n'irai l'embrasser que dès qu'elle sera là-bas. Puisqu'elle m'aime tant, qu'elle se hâte! déclara nettement Athénaïs.

— Voilà ce que j'appelle un *ultimatum*, fit avec admiration sa mère. Et d'ailleurs, je vous le demande, qu'est-ce qui peut la retenir dans ce pays?

— Le pays lui-même, elle l'aime, elle s'y est habituée : les vieilles gens tiennent à leurs habitudes.

— Mais elle habite une misérable chaumière, et, d'après vos renseignements d'hier au soir, elle n'a d'autre société, d'autres amis que les chats du village...

— Dont elle s'est constituée la providence, précisément... C'est aussi pour qu'ils n'aient pas trop à souffrir cet hiver qu'elle voudrait différer jusqu'au printemps prochain.

— Pour des chats! se révolta superbement la baronne. Ah ça! mais elle devient folle, votre mère!

Athénaïs s'oublia davantage encore.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de la faire interdire... renfermer? proposa-t-elle audacieusement.

— Ma fille! se récria le baron, c'est odieux ce que vous venez de dire là, ma fille!...

Quelque peu de cas qu'elle fit de cette velléité courageuse, l'adroite Athénaïs comprit qu'il fallait changer de batteries. Elle s'élança vers son père; elle lui prit le bras, et, tout en le promenant çà et là sur le gazon du carrefour :

— Tu vois bien que je plaisante... minauda-t-elle d'une voix câline. Est-ce que je voudrais causer du chagrin à grand'maman, que je respecte et que j'aime... ne viens-je pas de te le dire encore tout à l'heure?... Mais il est impossible qu'elle se refuse à ce

départ... Tu le sais bien, père... car enfin, si nous sommes si impatientes de nous installer avec éclat au château, c'est afin d'y recevoir le comte Maxime... et si le comte découvrait la mère aux chats... oh!... bien assurément je ne retournerais pas à Paris comtesse!

L'accentuation toute particulière de ce dernier mot fut pour moi comme un trait de lumière : le secret de la comédie m'était connu!

— Ne souhaites-tu donc plus ce mariage, mon bon François?... intervint la baronne.

— Il doit faire le bonheur de ton enfant, ajoutait de l'autre côté Athénaïs.

— Notre gloire à tous! reprit la mère.

— Sans compter, poursuivit la fille, les avantages honorifiques que personnellement tu dois en recueillir. Ne te souvient-il plus donc que le comte nous promet de te...

Ils s'étaient éloignés, je n'entendais plus. Au geste des trois personnages, à l'expression de leurs physionomies, il ne m'était que trop facile de deviner que les deux mégères triomphaient de la vaniteuse faiblesse de leur complice; que pour quelques hochets, — n'importe lesquels, — il achevait de leur livrer sa mère.

— Mais, s'écria-t-il enfin, mais puisque je vous dis que c'est arrêté... qu'elle partira... que je le veux!

— Quand cela?

— Demain, peut-être!

— Tu vas donc la revoir?

— Non... J'attends d'abord une lettre d'elle.

— Une lettre? mais il fallait donc nous dire cela d'abord.

— Eh! m'avez-vous laissé le temps de m'expliquer.

— Enfin...

— Elle m'a demandé jusqu'à ce soir pour réfléchir; elle doit... elle-même... aller remettre sa réponse à Comtois, que nous laissons à l'auberge du village. Je viens de lui donner mes ordres en conséquence.

— Mais si Comtois soupçonnait?..

— Oubliez-vous donc qu'il est presque idiot et pas du tout curieux? De plus, des jambes d'autruche. Une heure après la lettre reçue, nous l'aurons à Trouville.

— En ce cas, partons vite.

— Oh! nous avons du temps.

— Et notre halte au Ratier? Il faut absolument que j'en rapporte une étude... Partons.

Ils étaient parfaitement d'accord maintenant; ce fut avec des rires joyeux que l'attirail artistique ayant été reployé, puis chargé sur les épaules du baron, ils disparurent tous les trois par le sentier de la grève.

Quant à moi, sortant de ma cachette, je revins par la grande route. Je n'avais plus rien à apprendre de ces gens-là, ils me faisaient horreur!

D'autre part, la pauvre mère François ne devait-elle pas avoir grand besoin des consolations de l'amitié?

A l'entrée du village, je remarquai des groupes nombreux, animés.

Dans un de ces groupes, la Guillemaine.

— Que s'est-il donc passé? lui demandai-je.

— Eh pardine! c'est encore ces gueux de Guérin!

— Les deux matelots qui ont amené ce matin une barque de Trouville?

— Ces deux gredins-là... oui... C'était déjà bien effronté de leur part que se remonter au pays!...

— Mais enfin!...

— On les en avait honteusement chassés, parce qu'ils brutalisaient leur brave homme de père, ce vieux pilote retraité qui demeure là. Pas plus tard que tout à l'heure, ivres comme des brutes, ils sont entrés de force dans sa maison pour lui demander de quoi boire encore, et, comme de raison, le vieux refusait, ils

l'ont menacé, battu, mis tout en sang... les scélérats!... Oh c'est heureux qu'on soit venu les rappeler à leur canot... nos hommes leur auraient fait un vilain parti. Mais ils ne perdront rien pour attendre, allez! c'est du ciel que leur viendra le châtiement.

— Où sont-ils?

— Avec leurs promeneurs... pardine... en mer!

Au même instant, une soudaine rafale passa sur nos têtes.

— Juste Dieu!... murmurai-je en frissonnant, juste ciel!... sur ce frêle esquif, il n'y aura donc que des enfants dénaturés!

XIII

J'avais vainement frappé à la porte de la mère François; personne ne m'avait répondu; la maison semblait abandonnée.

— La voisine est sortie, me dit une voisine. Je l'ai vue tout à l'heure qui s'en allait vers le *bout de haut*.

Le *bout de haut*, c'est le haut du pays. Cette indication ne me servit guère. J'eus beau courir à la recherche de la mère François, je ne parvins pas à retrouver sa trace.

Découragé, je rentrai chez moi; j'essayai de me mettre au travail, mais sans pouvoir trouver une idée, une phrase. Non, je restais là, immobile dans mon fauteuil, étrangement absorbé, presque somnolent. Quelque chose de vague, de lourd, de sinistre me tourmentait l'esprit.

Combien de temps se passa-t-il ainsi?... Je l'ignore. Enfin, comme en un demi-réveil, j'entendis un bruit de sabots, de voix, de cris appelant à l'aide.

Ce bruit grandissant avec rapidité, je m'élançai vers la fenêtre, je l'ouvris.

Une foule, composée de presque tous les habitants, courait en grande émotion vers la mer. Je m'empressai de descendre, et sur le seuil même de la maison, je rencontrai l'un des deux pêcheurs avec lesquels j'avais causé le matin. Lui aussi, il se hâtait vers le rivage.

— Qu'arrive-t-il donc? lui demandai-je.

— Ah! fit-il, nous ne nous étions pas trompés dans nos prévisions de ce matin, Pierre Aubert et moi.

— Comment! il s'agirait de cette embarcation venue de Trouville...

— Directement. Oh! Pierre a bien reconnu le canot, quand le flot l'a rejeté sur la grève... il était vide!

— Vide! ô mon Dieu! et les malheureux qui le montaient?

— Ils sont sur le Ratier... la mer monte!

— Sur le Ratier... sans leur barque... et par une marée pareille!...

— Perdus! vous dis-je... à moins toutefois que Dieu ne fasse un miracle en leur faveur et ne les sauve!

— Mais, repris-je après un silence, comment expliquer une telle imprudence, un tel malheur?

— C'est bien simple : les Guérin auront répondu du voyage, et sans doute qu'eux-mêmes ils seront descendus sur le banc pour ramasser une manne ou deux de moules : or, étant ivres, ils avaient mal amarré le canot, que les premières vagues ont mis en dérive. Quant au reste... Voyez! voyez!...

Nous arrivions à ce tournant de la descente d'où l'on domine soudainement l'immensité; mon digne pêcheur me montrait au loin le noir îlot qui déjà commençait à devenir tout blanc d'écume.

Quelques minutes encore, et les eaux l'auraient complètement recouvert. Dans une heure au plus, les grands vaisseaux y passeraient, naviguant sur une mer profonde.

Les cinq naufragés étaient là! Malgré la distance, on distinguait leurs signaux de détresse... Hélas! il était impossible de leur porter secours!

Je l'ai dit : telle avait été l'appréhension de la grande marée, que pas une barque ne restait au mouillage.

Ces malheureux étaient donc perdus, perdus, perdus sans retour ! Ils le savaient eux-mêmes... ils étaient en proie, sans doute, à toutes les terreurs de la mort... Et quelle mort !

Oh ! l'ami de Pierre Aubert avait eu bien raison de le dire : c'était horrible à penser... horrible ! Les marins, cependant, sont d'intrépides hommes, habitués à lutter corps à corps avec la tempête, et que rien n'effraye, que rien ne rebute, pas même l'impossible.

Toute la population villervillaise était sur la grève, et matelots, femmes, enfants, vieillards, s'agitaient en tous sens afin d'improviser, d'organiser quelque héroïque moyen de sauvetage. Ceux-ci rapportaient des câbles ou des avirons, ceux-là s'efforçaient de remettre à flot l'embarcation échouée, d'autres s'étaient attelés aux deux canots qui tout à l'heure encore se trouvaient au plus haut des criques, et qui maintenant déjà, poussés et tirés chacun par cent bras, avançaient avec fracas sur le galet.

Pourraient-ils arriver à temps?... Les lames, d'ailleurs, étaient si fortes !

Charles DESLYS.

(La fin au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

Le livre de la vie est le livre suprême
Que l'on ne peut ouvrir et fermer à son choix.
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Et le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

LAMARTINE.

Ne pas écouter est non-seulement un manque de politesse, mais une marque de mépris. Si d'un homme haut placé cette impertinence s'accepte sans protestation, elle engendre au fond des cœurs un besoin de haine et de vengeance ; mais d'un égal, elle va jusqu'à dissoudre l'amitié. Rien ne rapporte plus dans le commerce du monde que l'aumône de l'attention.

La vie habituelle fait l'âme, et l'âme fait la physionomie.

H. DE BALZAC.

CORRESPONDANCE

— M^{me} LA COMTESSE D'... , A POTSDAM.

Le paletot russe est en grande faveur, on le porte beaucoup à Paris. Les plus jolis sont en sicilienne, avec doublure de fourrure, cela va sans dire ; les bords extérieurs garnis d'une jolie fourrure, parements aux manches et large col rabattu. — Il n'y a pas d'âge précis pour cesser de porter une polonaise avec manches assorties au jupon, pourvu toutefois que la taille et la tournure soient élégantes.

— M^{me} MARIE T..., A PARIS.

Nous ne pouvons malheureusement servir chacune de nos abonnées au gré de leurs convenances particulières ; mais nous faisons tout ce qu'il est possible de faire pour que toutes trouvent dans l'ensemble du Journal les éléments généraux dont elles ont besoin. Nous verrons à publier les modèles que vous désirez, dans nos prochains numéros.

— M^{lle} MARQUERITE G..., A LIÈGE.

Nous ne connaissons pas de plus gracieuse coiffure, pour une jeune fille, qu'un feutre gris, de forme timbale, garni de bandes de fourrure brune.

— M^{me} M... SOEURS, A BELFORT.

Merci, mesdames, de vos bienveillantes observations, auxquelles nous tenons à répondre parce que cela intéresse toutes nos lectrices. Nous avons déjà donné plus d'importance que par le passé aux modèles de chapeaux ; nous continuerons en publiant de temps à autre, comme nous l'avons fait dernièrement, des pages entières de modèles groupés et d'assez grand format pour qu'ils soient très-compréhensibles.

Errata. — Deux erreurs typographiques se sont glissées, l'une dans notre 1^{er} numéro d'octobre, l'autre dans le 4^{me} numéro du même mois. Nous tenons d'autant plus à les réparer qu'elles pourraient égarer nos lectrices.

La première a trait à une communication de laquelle il résulte qu'une dame atteinte d'une glande cancéreuse au sein a été guérie sans opération dans la maison de santé du docteur Cabaret, rue d'Armaillé, 19, à Paris. La lettre à nous adressée a été signée à tort M. GARLIER, au lieu de M. CURLIER.

La seconde erreur concerne M^{lle} Rosa Decotte, modiste, rue Meslay, 67, dont l'adresse a été donnée à tort : 69, rue Meslay.

Nous prions nos lectrices d'excuser ces lapsus, que le plus grand soin ne permet pas toujours d'éviter dans une grande publication comme la nôtre.

REVUE DES MAGASINS

Il n'y a pas d'élégance possible sans beau linge ni belles broderies : c'est une vérité incontestable qu'aucune de nos lectrices ne voudra démentir ; aussi n'hésitons-nous pas à les conduire rue Saint-Honoré, 232, dans la maison GESSAT-AUBRY. On est toujours assuré de trouver dans cette maison la dernière expression du goût et de l'élégance. M^{me} Gessat, avec le tact d'une femme et la compétence d'une artiste, choisit elle-même les dessins de toute catégorie et les fait exécuter en broderies magnifiques, les envoyant dans ces contrées où la broderie a atteint les dernières limites du fini, la Lorraine.

En vue des assortiments si complets de bandes brodées pour entre-deux et volants de la maison Gessat-Aubry, nous conseillons vivement aux personnes qui veulent bien prendre nos avis en considération de choisir par avance les différents genres de ces garnitures pour la composition des trousseaux et layettes.

Le magnifique trousseau de M^{lle} Bettina de Rothschild n'avait pas été autrement organisé, et Dieu sait sur quelle vaste échelle ! On soumettait à M^{me} la baronne tous les dessins et toutes les combinaisons, qui étaient ensuite exécutés d'après ses ordres. Sans vouloir dire pour cela qu'il faille donner à ses filles des trousseaux de cent mille francs, nous ajouterons cependant que le souci de la mère, dans cette circonstance, est juste : il révèle en même temps de l'ordre et du goût, qualités que toutes les femmes doivent ambitionner également.

M^{me} Gessat ne demande pas mieux que d'expédier des cartons d'échantillons de ses broderies, — sur garanties naturellement ; — il est donc fort agréable, lorsqu'on n'habite pas Paris, d'avoir des facilités de ce genre, si l'on a, comme nous le disions, une commande d'une certaine importance à faire.

— La maison de commission LASSALLE ET C^{ie} (21, rue de Grammont) a préparé depuis quelques jours des toilettes d'une ravissante distinction. Toute fantaisie excentrique en est exclue ; ce sont vraiment des costumes de haute élégance et qui s'offrent comme la dernière expression du bon goût.

Les étoffes employées sont en soie façonnée, brocatelles en nuances claires et foncées d'un seul ou de plusieurs tons, lampas à teintes multicolores sur fond satin mat, velours ciselés de couleur ou noirs. Ces robes en tissus riches sont sobres d'ornements, et très-souvent la forme *princesse* est choisie comme la plus distinguée. Nous signalons d'autant plus volontiers ces toilettes, que nous pouvons affirmer à nos lectrices que les confections de la maison Lassalle sont d'un prix beaucoup moins élevé que celui des bonnes maisons de couturières, le chiffre considérable des affaires de cette maison lui permettant de se contenter d'un très-petit bénéfice.

Il est aussi très-avantageux de s'adresser à la maison Lassalle pour l'acquisition des fourrures, surtout des fourrures de prix, telles que : zibeline, martre, etc., l'achat de ces fourrures étant une affaire de confiance et exigeant des connaissances spéciales.

Enfin, pour tous les objets de toilette, — confectionnés ou non, costumes pour tous usages, etc., — la maison Lassalle mérite la réputation qu'elle a acquise dans le monde élégant.

— Nos renseignements sont à peu près au complet sur les nouveautés éditées par la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée-d'Antin) pour la saison d'hiver; nous en avons même une si grande quantité, que nous allons suivre chaque rayon afin de ne rien oublier.

A son comptoir de passenterie, la *Ville de Lyon* a, on peut le dire, accumulé tous les éléments de fabrication qui existent en ce sens à Paris, le centre par excellence de la belle passenterie. Citons le galon mohair noir, pointillé de soie blanche, bleue, etc., pour accompagner les tissus brochés; le galon matelassé en laine, avec étoiles en soie de deux tons; le galon mohair chenillé; le galon quadrillé, mélangé de mohair et de natté; le galon tout chenille; le galon marabout, de plusieurs dimensions et de différents aspects; enfin, et nous en oublions, un galon souple et noir, brodé de perles dites *clair de lune* à cause de leur vif éclat. Cette perle fort en vogue remplace le jais; étant plus légère et beaucoup plus brillante que lui, son succès ne peut manquer d'être complet.

Le comptoir de dentelles offre comme toujours les spécimens les plus gracieux. Ce sont d'abord les tulles dentelle et entre-deux brodés de chenille: une élégante nouveauté dont on fait des mantilles, des fichus, des écharpes, des voilettes et des barbes. Une femme de goût saura tirer un parti charmant de ce genre chenillé, en y joignant des blondes anglaises blanches, des fleurs et des nœuds de satin. Nous signalerons, au même comptoir, la série des jolies gazes, parmi lesquelles une nouveauté à rayures chenille pour barbes, turbans de chapeau, cravates en noir, blanc et toutes nuances.

— Médecins et artistes ont tous jeté feu et flammes, lancé anathèmes sur anathèmes au corset, il y a quelques années, — parce que, disaient les premiers, le corset détruit la santé; parce que, ajoutaient les autres, le corset détruit la forme! — Maintenant, ces messieurs, d'un avis unanime, approuvent les mignonnes proportions du corset actuel, complètement transformé, grâce au génie créateur de M^{mes} DE VERTUS sœurs.

La *ceinture Régente*, en effet, vient ajouter à l'élégance et à la beauté naturelle du corps; M^{mes} de Vertus sœurs, avec leur goût et leur connaissance approfondie de la forme, savent réparer tous les défauts et donner toutes les grâces.

En visitant les élégants salons de la rue Auber, 12, on y trouve, outre le choix le plus complet et le plus coquet de corsets et de ceintures régentes en simple coutil ou en satin, une série de tournures et de jupons pour toilettes de tout genre. Ajoutons que ces tournures sont établies avec l'élégance que M^{mes} de Vertus sœurs savent donner à toutes choses.

SPÉCIALITÉS

Quand une femme tient à conserver son teint frais et dispos en dépit de l'intempérie des saisons, il lui suffit de faire un usage journalier du *lait antéphélique* de CANDÈS. Cette eau de toilette est un cosmétique parfait pour atténuer l'effet des veilles et des fatigues; les lotions de lait antéphélique coupé d'eau tonifient les chairs et leur donnent une blancheur et une fraîcheur étonnantes.

Nous connaissons des personnes qui depuis plus de trente ans n'ont jamais employé d'autre eau pour leur toilette; l'aspect seul de leur teint frais suffirait à faire l'éloge du lait antéphélique, s'il en était besoin.

C'est toujours à M. Candès lui-même qu'il faut adresser les demandes, 26, boulevard Saint-Denis.

M. D'A.

PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉES

GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnées, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une

nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était ressenti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

SOMMAIRE DU 3^e N^o DE NOVEMBRE 1876.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'AUBERVILLE. — Échos de la mode, par H. DE M. — Chronique mondaine, par M. Eugène CHAPUS. — Lettres d'une Douairière, par M^{me} DE BASSANVILLE. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — Les Paroles d'or. — Correspondance. — Revue des magasins et avis divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n^o 1372, dessin de M. Jules DAVID: toilette de ville et toilette de diner. — Patron coupé (annexe spéciale aux éditions n^o 2 et n^o 3), d'après la gravure DG, n^o 694 du 2^e numéro de novembre: modèle de dolman-visite.

Dans le texte: P. n^o 335, dessin de M. E. PRÉVAL: fichu de théâtre. — G. n^o 683, dessin de M. E. PRÉVAL: toilette de ville. — G. n^o 701, dessin de M. Jules DAVID: toilette de demi-deuil.

Le journal *La Jeune Mère*, — Rédacteur en chef, D^r BROCHARD ✕, — est entré dans sa 4^{me} année. — Voici le sommaire du n^o 1 (1^{er} novembre 1876):

Gausserie du Docteur (*Médecine maternelle: le Muguet*), La Crèche, La Vérité ou le Silence, Un vilain défaut, L'Escrime, Une légende, A nos lectrices, Nouvelles. — Gravures: L'Hôtel de Ville de Bruxelles, Fontaine de la place du Marché, à Liège.

Bureaux: E. Plon et C^{ie}., éditeurs, rue Garancière, 10, Paris. — Prix d'abonnement: un an, 6 fr.

ROUVENAT (✕) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.